



Homélie

**prononcée en l'église Saint-Théodule à Sion, le 13 mai 2017
lors de la messe de septième pour mon épouse Rita Casetti-Frei**

Première lecture: 2 Rois 2, 1-14*

Voici ce qui arriva, lorsque le Seigneur enleva Elie au ciel dans la tempête:

Elie et Elisée, son disciple, partirent de Gilgal (...), et bientôt ils atteignirent la rive du Jourdain. Élie prit son manteau, le roula et frappa les eaux. Celles-ci se divisèrent d'un côté et de l'autre et tous deux traversèrent à pied sec.

Dès qu'ils eurent passé, Elie dit à Elisée: «Dis-moi ce que tu veux que je fasse pour toi avant d'être enlevé loin de toi!» Elisée répondit: «Que me reviennent en héritage les deux tiers de ton esprit!» Elie s'exclama: «Oh là là, tu demandes quelque chose de difficile! Mais sache: si tu peux me voir, pendant que je serai enlevé d'auprès de toi, cela t'arrivera, sinon, cela ne t'arrivera pas.»

Ils continuèrent à marcher tout en parlant – et tout à coup: un char de feu et des chevaux de feu, qui les séparèrent l'un de l'autre. Et alors, Elie monta au ciel dans la tempête. Voyant cela, Elisée cria: «Mon père, mon père, char d'Israël et sa cavalerie!» Et puis il ne le vit plus. Alors, saisissant ses vêtements, il les déchira en signe de deuil.

Puis il ramassa le manteau d'Elie, qui avait glissé, rebroussa chemin et se retrouva bientôt sur la rive du Jourdain. Il prit le manteau d'Elie, qui avait glissé et il frappa les eaux. Puis il dit: «Où est le Seigneur, le dieu d'Elie?» et il frappa les eaux une seconde fois. Alors, les eaux se divisèrent d'un côté et de l'autre, et Elisée traversa.

Graduel (Sagesse de Salomon 3,1-4)

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu

Et nul tourment ne saurait les atteindre.

Aux yeux des insensés ils ont paru bien morts

Leur agonie a été tenue pour un supplice

Et leur voyage loin de nous pour une chute dans le néant –

Mais eux sont dans la paix.

Tandis qu'aux yeux des hommes ils semblaient avoir subi un châtiment,

Leur espérance d'éternité s'était réalisée.

Évangile selon S. Marc (16,1-8)

Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, la mère Jacques et Salomé achetèrent des aromates pour aller oindre Jésus. Et de grand matin, le premier jour de la semaine, elles allèrent à la tombe, le soleil s'étant levé.

Elles se disaient entre elles: «Qui va nous rouler la pierre qui ferme la porte du tombeau?» Et levant les yeux, elles virent que la pierre avait été roulée de côté (elle était fort grande). Étant entrées dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent épouvantées. Mais lui leur dit: «Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, celui qui a été crucifié – il est ressuscité: il n'est pas ici, voici le lieu où on l'avait mis. Allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il vous précède en Galilée: c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.» Elles sortirent du tombeau et s'enfuirent, parce qu'elles étaient toutes tremblantes et bouleversées. Et elles ne dirent rien à personne, parce qu'elles avaient peur.

Homélie

1) Selon la coutume, je devrais maintenant évoquer mon épouse, Rita Casetti-Frei. Mais il n'en sera rien, car avant de mourir, elle m'a à plusieurs reprises défendu de manière catégorique de dire quoique ce soit tant de sa personne que de sa vie. Ne pouvant donc pas parler de sa vie, il ne me reste qu'une chose à faire: parler de sa mort – et de la mort en général. Ceci sera peut-être même plus utile pour nous tous – car en mourant, Rita nous a uniquement précédé et nous tous, tôt ou tard, nous allons devoir la suivre sur ce chemin.

Je parlerai donc de la mort un faisant ce que j'ai appris et ce que j'ai pratiqué durant plus de 30 ans de vie professionnelle: je tenterai de vous expliquer comment je comprends les deux textes bibliques que nous venons d'entendre – textes que j'ai choisis en fonction des réflexions que, durant les dernières semaines et les derniers mois, je me suis faites à moi-même pour me consoler en voyant mon épouse s'affaiblir de jour en jour et s'acheminer sereinement vers sa mort. Je risque naturellement d'être peut-être trop théorique ou trop didactique (c'est en tous les cas ce que n'aurait pas manqué de me reprocher mon épouse: «Arrête, tu parles comme un professeur retraité!») – mais je ne vois en ce moment pas d'alternative à cela.

2) Le premier texte que nous avons entendu et qui relate la mort du prophète Elie, est, vous l'avez certainement remarqué, formulé de manière très imagée et comporte plusieurs éléments proches du conte de fée. Il est néanmoins très profond, puisqu'il répond aux deux principales questions que l'homme depuis toujours se pose face à la mort - d'abord: que se passe-t-il, quand quelqu'un meurt? Et ensuite: où sont les morts, une fois qu'ils nous ont quittés? Le texte répond à la première question par ce qu'il présuppose et à la seconde par ce qu'il dit.

3) Ce que le texte présuppose, c'est l'image de l'ascension. L'ascension est une image très ancienne pour exprimer la mort d'une personne – au Proche-Orient, on la trouve déjà au 3^{ème} millénaire avant notre ère. Cette image dit en substance ceci: lors de la mort, la personnalité dans son identité concrète – mémoire, expériences, angoisses et espérances, quitte ce monde, quitte l'espace et le temps pour un au-delà. (La personnalité concrète est ce que les grecs appellent «l'âme» par opposition au corps, au Proche-Orient par contre, c'est le corps qui symbolise l'aspect concret de la personne, l'ascension ne sera donc pas présentée comme une ascension de l'âme, mais comme une ascension de toute la personne.)



Au moyen-âge, cette ascension de la personnalité est représentée dans les livres de prière privés: on y voit un agonisant couché sur son lit – et de sa bouche ou de son nez s'échappe un petit personnage, qui est tout de suite pris en charge par des anges, qui le transportent vers le ciel.



Cette représentation peut paraître naïve, pourtant elle reflète très précisément ce que l'on observe en voyant quelqu'un mourir. (Et il ne faut pas oublier, que jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, la plupart des gens – comme d'ailleurs Rita, mon épouse - mouraient à la maison, entourés de leur famille, et que donc cette expérience était très répandue). D'abord, le mourant est là, sur son lit, faible peut-être, souvent troublé – mais bien présent en tant que personne. Puis sa respiration se fait plus pénible, plus lente aussi, les souffles s'espacent – un souffle, et peut-être encore un – et tout à coup, plus rien: la personne a disparu. «Et puis il ne le vit plus» comme le dit le texte sur l'ascension d'Elie. Cette expérience se traduit très bien par l'idée, qu'en mourant, la personnalité concrète quitte ce monde avec le dernier soupir, que l'âme est expirée (ou s'expire, voir s'extrait elle-même du corps) et s'en va.

Dans le rituel officiel de l'église, cette représentation de l'ascension de l'âme est restée marginale. Mises à part des allusions fréquentes, mais isolées dans la liturgie des défunts, on ne la trouve à vrai dire, que dans le rite de «recommandation de l'âme», c'est à dire dans la prière que le prêtre récite au chevet d'un mourant (prière que presque plus personne ne connaît, puisqu'actuellement, presque plus personne n'assiste à la mort d'un proche...). Le but de ce rite est étonnant: il consiste à chasser l'âme du mourant hors de ce monde! Ainsi, le rite commence par un ordre donné sans grand ménagement au mourant: *Proficiscere, anima christiana ab hoc mundo* – «Mets-toi en marche, âme chrétienne, quitte ce monde...». Ensuite, le reste du rite consiste à motiver l'âme de l'agonisant à partir en lui décrivant de manière imagée – un peu comme dans un catalogue de vacances Kuoni - l'au-delà séduisant, auquel elle est destinée.

4) Cet au-delà, le texte sur la mort d'Elie le décrit également, mais de manière bien plus sobre et bien plus laconique – mais aussi bien plus précise et bien plus profonde, nous donnant en même temps une réponse à la seconde question relative à la mort: «Ou sont les défunts qui nous ont quittés?»

Dans le texte, Elie est englouti par un feu et par une tempête. Or, dans la bible, feu et tempête symbolisent la présence de Dieu lui-même. C'est donc Dieu lui-même qui dans la mort le «prend» et le fait entrer dans sa propre vie, dans son propre être. Elie devient Dieu, et Dieu devient Elie. C'est cette identité étonnante que la fin du texte veut illustrer: après la mort d'Elie, Elisée doit retourner dans sa vie quotidienne (ce qui après un décès est toujours difficile), et pour y réussir, en bon élève, il imite

d'abord son maître: il frappe l'eau avec son manteau – et rien ne se passe. Alors il prie Dieu (à la manière légèrement arrogante, qui est la sienne – Elisée est un prophète, c'est à dire un politicien d'opposition bouillonnant, qui par la suite trempera profondément dans le terrorisme international, qui alors déjà était une



méthode très en vue au Proche-Orient) – Elisée donc prie Dieu, et Dieu l'exauce en faisant exactement ce qu'avait fait Elie auparavant, il divise les eaux.

Ici, le texte biblique réinterprète donc l'image traditionnelle de l'ascension en la précisant: l'ascension de l'âme ou de la personne est en vérité une assomption en Dieu lui-même, une entrée dans le repos, dans la lumière, dans la paix de Dieu, «un anéantissement en Dieu, qui donne à la créature anéantie la plénitude de l'être dont elle est privée tant qu'elle existe» (Simone Weill).

Une telle assomption n'est possible que, parce que Dieu n'est pas présenté ici comme une personne individuelle, mais comme feu galopant et comme tempête tourbillonnante – on pourrait dire aujourd'hui de manière plus abstraite et plus proche de notre conception scientifique du monde: comme énergie indomptable qui constitue le fondement, la base, l'essence de la réalité, qui soutient tout, qui pénètre tout, qui crée tout et qui maintient tout dans l'être. C'est la divinité que S. Jean de Damas, un théologien de la génération après le prophète Mahomet, définissait comme *pelagus essentiae infinitae et indeterminatae*, comme «mer de l'être infini et indéterminé», comme réalité donc, qui, selon le discours de S. Paul devant l'aéropage (Act 17,27s), «n'est pas loin de chacun de nous, puisque c'est en elle que nous avons la vie, le mouvement et l'être».

Ainsi, dans sa réinterprétation biblique comme assomption en Dieu, la vieille image de l'ascension de la personne devient très réconfortante et très consolatrice. En effet, selon cette image réinterprétée, les défunts, qui désormais reposent en Dieu, qui sont «dans la main de Dieu» (SapSal 3,1), comme le disait le Graduel, nous sont tout aussi proches que Dieu lui-même, qui est, selon la formule de S. Augustin, *intimior intimo meo*, «plus intime que l'intimité même de ma conscience» ou, comme le dit le Coran (50,17), plus proches de nous que notre veine jugulaire. En mourant ils nous ont quitté, oui, mais pour se rapprocher de nous, et si nous ne les voyons plus, ce n'est

pas, parce qu'ils seraient partis au loin, mais parce qu'au contraire ils sont trop proches de nous, ainsi que l'écrivait le même S. Augustin au sujet de sa mère défunte: «Elle n'est plus là où elle était, mais elle est maintenant partout, où je suis.» (Conf. IX)

5) Mais ici, malheureusement, un grave problème se pose: dans la tradition chrétienne, la vieille image de l'ascension ou de l'assomption n'a pas fait carrière. Elle a au contraire été marginalisée par une autre image beaucoup plus jeune, qui au temps du Nouveau Testament, était très à la mode: l'image de la résurrection des morts. Cette image, que le christianisme naissant a repris du judaïsme, présuppose une toute autre vision de la mort de l'homme: la mort n'y est pas conçue comme un départ hors de ce monde, mais comme un sommeil passager en ce monde. Selon cette image, les morts dorment dans leurs tombeaux et là, ils attendent la fin des temps, ou alors ils seront réveillés, se lèveront et, sortant de leurs tombes, retourneront à la vie.

Actuellement, vu notre manière d'enterrer les morts, cette image est devenue tout simplement atroce: abandonner un être cher sous 10 m³ de terre humide est une idée parfaitement désespérante. Pourtant, au 2^{ème} s. avant notre ère, lorsque l'image de la résurrection des morts est apparue, pour les juifs d'alors, elle était tout à fait réconfortante. Les morts s'étaient endormis, ils avaient perdu conscience – lors d'un accident, à la guerre ou tout simplement, parce qu'ils étaient devenus très âgés, qu'ils étaient «rassasiés de vie» et qu'ils étaient devenus de plus en plus faibles et somno-



lents, la mort étant alors une sorte de sieste existentielle... Et alors on ne les enterrait pas, on les déposait prudemment dans leur tombeau de famille (c'étaient, comme nous l'avons entendu dans l'évangile, des cavernes, des grottes souterraines que l'on refermait à l'aide d'une grosse pierre pour éviter que les bêtes sauvages s'y mettent). Et lorsqu'on les déposait dans ces tombes, ils étaient «rassemblés

avec les pères», c'est à dire qu'ils prenaient part à une sorte de réunion de famille de style dépressif, ou tous les ancêtres étaient accroupis dans la poussière et dans l'obscurité et se lamentaient sur leur sort en gémissant doucement – car une chose était sûre: tous existaient encore, sans pour autant réussir à vivre. Et alors là, l'idée qu'un jour, ces ombres faibles et somnolentes se réveilleraient, sortiraient de leur torpeur, se mettraient debout, sortiraient de leur tombeau et retourneraient à la vie avait quelque chose de tout à fait réconfortant.

6) Pourtant, déjà deux siècles plus tard, pour les auteurs du Nouveau Testament, cette conception de résurrection n'était apparemment plus tout à fait adéquate. Ils la

corrigerent, en la rapprochant de l'idée d'assomption. C'est ce que nous montre le texte de l'évangile, que nous avons entendu.

Au début, le texte nous présente les femmes qui vont au tombeau avec des aromates «pour oindre Jésus». Elles supposent donc qu'il y repose, conformément à la conception juive d'alors. À peine arrivées au tombeau, elles n'y trouvent pas Jésus, mais un ange, et cet ange les somme de manière assez brusque de rebrousser chemin: «Vous cherchez Jésus de Nazareth, celui qui a été crucifié – il est ressuscité: il n'est pas ici, voici le lieu où on l'avait mis. Allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.» Face à ce discours, ce ne sont pas seulement les trois femmes qui ont été prises de panique. L'idée du tombeau vide qu'il impliquait a troublé depuis toujours des générations entières de chrétiens (cela se voit déjà à la manière, dont Mathieu traite l'idée dans sa refonte de l'évangile de Marc). Pourtant, située dans le contexte juif d'alors, l'idée ne me semble pas si mystérieuse. Un tombeau vide est un tombeau, où il n'y a personne. Ressusciter au sens chrétien du terme ne signifie donc plus: dormir dans une tombe en attendant la fin des temps. Ressusciter signifie maintenant: être «pris» par Dieu en mourant, être incorporé à sa vie divine et par là même être présent au monde et proche de tous ceux, que l'on a quitté. En effet, la Galilée, chez Marc, c'est la vie quotidienne, vers laquelle les disciples de Jésus retournent et où, après un certain temps de deuil et de désarroi (après «trois jours» comme le dit symboliquement la tradition), ils découvriront que leur maître leur «apparaît», c'est à dire qu'il leur est proche d'une toute nouvelle manière et qu'il les aide à vivre en suivant son exemple. (C'est très



exactement cette vérité que Luc illustre dans le merveilleux récit des deux disciples d'Emmaüs.). Tout compte fait, la transformation chrétienne de l'idée juive de résurrection est donc radicale: le Nouveau Testament n'en conserve que le nom, tout en remplaçant le contenu original par l'idée d'assomption de la personne du défunt en Dieu.

7) Malheureusement, dans la tradition chrétienne qui s'ensuivit, cette réinterprétation n'a pas su s'imposer dans toute sa radicalité.

Ainsi, les textes liturgique jusqu'à aujourd'hui mélangent les deux conceptions, la juive et la chrétienne, qui naviguent toutes deux sous le même terme de «résurrection». Et qui pis est, l'idée d'assomption fut bientôt prise à la lettre et ainsi ce

symbole réconfortant évoquant le destin de tout défunt se transforma en miracle aéronautique réservé à quelques êtres d'exception...

De son côté, l'art sacré a grandement contribué à refouler l'idée chrétienne de résurrection conçue comme assomption de la personne en Dieu, impossible à représenter. Il était par contre tout simplement excitant de peindre des tombeaux éclatés libérant des cadavres réanimés. Et les envois du Christ, de la Vierge Marie ou de Sainte Rita procuraient aux peintres (baroques surtout) des scènes mouvementées, aptes à être représentées sous des perspectives intéressantes.

Mais c'est bien évidemment dans l'art funéraire que l'idée du tombeau vide a eu le plus de mal à se maintenir: chaque pierre tombale propose l'idée juive de résurrection: «ci-gît untel» en personne.



Encore une fois, j'estime que cette idée est désolante. Mais je pense aussi, qu'elle est tout simplement fausse. Ce qui gît dans une tombe n'est en aucun cas une personne humaine, mais tout au plus ce qui une fois a été son corps, c'est à dire l'instrument, grâce auquel de son vivant, elle se rendait présente au monde et communiquait avec lui. Après la mort, un tel instrument est désormais caduc et n'est rien d'autre qu'un corps impersonnel, inconscient, mort – pour le dire clairement: un amas de cellules qui se décomposent, qui de jour en jour deviennent plus toxiques et que donc l'on doit éliminer, par exemple en les enterrant. L'idée chrétienne du tombeau vide veut dire aussi cela.

Mais elle veut dire surtout, que nos défunts ont définitivement quitté ce monde, qu'ils sont entrés dans le repos et la lumière divine, et qu'ainsi ils nous sont proches au même titre que Dieu lui-même et qu'avec lui, ils nous accompagnent et nous soutiennent sur le chemin que désormais nous devons poursuivre sans eux.